

Bestiaire dans le monde du travail

***Que ta joie demeure*, Canada [Québec], 2014, 1 h 10**

Anne-Christine Loranger

Number 290, May–June 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71808ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2014). Review of [*Bestiaire dans le monde du travail / Que ta joie demeure*, Canada [Québec], 2014, 1 h 10]. *Séquences*, (290), 44–45.



Que ta joie demeure

Bestiaire dans le monde du travail

Ceux qui ont vu **Bestiaire** et **Carcasses** reconnaîtront la signature de Denis Côté dans **Que ta joie demeure**. Lent, bruyant, brutal, le film est une ode au travail en usine, monde dans lequel l'être humain s'immisce à petites touches, jusqu'à peupler l'univers de la machine d'infimes moments de poésie. Pamphlet visuel sur le travail ? Docu-fiction ? Du Gaston Miron en images ? Juste un autre inclassable, insaisissable et formidable film de Denis Côté.

Anne-Christine Loranger

Denis Côté a pour le monde des travailleurs la fascination un peu honteuse de ceux que l'existence n'a jamais forcés à opérer des machines quarante heures par semaine. Durant la Berlinale, lors de la période de questions suivant la présentation de son film, le réalisateur s'est confié à un public attentif : « C'est quoi une journée de travail normale pour un artiste ou un réalisateur ? Des fois, je vais me coucher le soir en me demandant ce que j'ai fait de productif dans ma journée. Parce qu'on ne tourne pas 365 jours par année ! J'étais hanté par mon utilité en tant qu'artiste. Alors, je me suis mis à visiter des usines. Je connais beaucoup de gens qui travaillent 60 heures par semaine en industrie et cela a été l'étincelle de ce projet. C'est un projet abstrait, une idée abstraite du travail. J'avais tourné **Bestiaire** il y a deux ans ; c'était des animaux dans un zoo. Je ne pensais pas avoir de succès avec ce film et je me suis demandé ce que les gens avaient aimé dans ce film. Et ce que les gens avaient aimé, c'était les animaux. Je me suis alors demandé si je pouvais

juste filmer des gens au travail. C'était mon défi. Comment trouver une poésie, une mélancolie à partir d'un matériau qui n'a rien de spectaculaire. »

Ni documentaire, ni fiction, **Que ta joie demeure** est en ligne directe avec **Carcasses**, dans lequel on voyait un excentrique propriétaire de cimetière de voitures évoluer au milieu de ses débris automobiles, et avec **Bestiaire**, dans lequel des animaux du quartier d'hiver du Parc Safari étaient filmés en plans fixes. C'est finalement à un **Bestiaire** humain que Denis Côté nous invite, lequel unit travailleurs d'usines et acteurs au milieu d'engrenages, de boulons et de pistons. Pas vraiment d'action ni d'histoire dans cet anti-**Matrix** aux accents d'Hochelaga-Maisonneuve, mais une mélancolie assourdissante, rythmée, barbare. Comme dirait Pink Floyd : *Welcome to the machine!*

L'étymologie du mot formidable nous apprend qu'il est dérivé du latin *formido* signifiant « qui est de nature à susciter une très grande crainte ». Force est d'admettre qu'il

photo : Pas vraiment d'histoire, mais une mélancolie assourdissante

y a quelque chose de formidable à observer, tel que Denis Côté nous pousse à le faire, des machines en pleine action dans leur vacarme naturel. La crainte, couverte de cambouis, transforme la machine en objet de désir et le spectateur en pornographe d'usine. Filmée dans son intimité, la machine se découvre, se déhanche, se dévoile, se met à poil. Alternant plans fixes et zooms alanguis, la caméra de Jessica Lee Gagné fait ici œuvre d'érotisme.

L'impression d'intimité, à la limite du voyeurisme, ne regarde pas que les machines. Dans une première scène troublante, **Que ta joie demeure** nous montre en plan serré une jeune femme en bleu de travail qui, regardant derrière son épaule, s'adresse à un nouveau travailleur. Nous ne verrons jamais ce travailleur; nous ne verrons qu'elle, son profil tandis qu'elle pose ses limites au boulot, son regard coulé en œillade alors qu'elle explique qu'il « faudra qu'on se fasse confiance » parce qu'en bout de ligne, elle n'est « pas une machine ». On pourrait presque s'imaginer une travailleuse du sexe avec un jeune client. Les nombreux plans fixes d'ouvriers – surtout ceux montrant des femmes dans une buanderie d'hôpital – gagnent, grâce à cette première scène, une qualité intime et touchante malgré la laideur des lieux.

L'une des forces de Denis Côté est de confronter des univers parallèles tout en les resituant. Qu'on se souvienne de la poésie des images de Jean-Paul Colmar travaillant sur ses carcasses automobiles au milieu d'une forêt, tel un marin juché sur un monceau d'épaves louvoyant sur la mer, ayant découvert grâce à elles sa liberté de vivre. De même dans **Vic+Flo ont vu un ours**, la grande forêt québécoise ne symbolisait plus la liberté, mais les murs d'une implacable prison qui lentement se resserrait sur les deux femmes. Ici, l'environnement essentiellement rébarbatif et bruyant des manufactures se peuple petit à petit de visages immobiles,

de pauses cigarettes, de portes ouvertes sur la nature et d'échanges parfois surréalistes entre acteurs et travailleurs. L'être humain envahit lentement l'espace, jusqu'à dépasser la machine et même la sublimer dans une scène finale aussi réjouissante qu'inattendue. Certains de ces échanges manquent malheureusement de finesse dans le jeu des acteurs, sans doute parce que trop irréalistes, ce qui gâche un peu une sauce bien relevée dans les silences.

Le cinéma, on le sait, se crée au montage. C'est encore plus vrai dans un film expérimental de ce genre, où le rythme est capital. Nicolas Roy réalise ici un excellent travail de montage par sa juxtaposition de plans fixes et de zooms, de plans latéraux de machines et d'humains, créant un flot continu en approches et en balayages, ce qui permet au spectateur de se laisser pénétrer.

La grande qualité des films de Denis Côté, c'est que c'est justement quand rien n'arrive que tout se passe. Qu'on pense à la première rencontre du policier et du père au milieu de la poudrière de **Curling**, des deux femmes agonisant dans **Vic+Flo...**, des face-à-face avec les animaux muets de **Bestiaire** ou de la leçon d'espagnol sur tourne-disque de **Carcasses**. Comme quoi il n'y a pas de mal pour un réalisateur à se faire plaisir en tournant ses films, nonobstant tous les bailleurs de fonds de la planète. Dans un petit marché comme le nôtre, que des films d'auteurs comme **Que ta joie demeure** ou **Le Météore** (François Delisle) puissent être tournés, distribués et célébrés à l'international est la preuve la plus flagrante de la force de notre cinéma et de sa vitalité.

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 10 – **Réal.:** Denis Côté – **Scén.:** Denis Côté – **Images:** Jessica Lee Gagné – **Mont.:** Nicolas Roy – **Son:** Frédéric Cloutier, Clovis Gouaillier – **Avec:** Guillaume Tremblay, Émilie Sigouin, Hamidou Savadogo, Ted Pluvisse, Cassandre Emmanuel, Olivier Aubin – **Prod.:** Denis Côté, Sylvain Corbeil, Nancy Grant – **Dist.:** EyeSteelFilm.